

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS. \$9.00 \$5.50 \$3.25 \$1.75 POUR L'ETRANGER. \$12.15 \$8.10 \$5.00 \$3.00 Les abonnements se soldent invariablyment d'avance.

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS. \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75 POUR L'ETRANGER. \$4.00 \$2.00 \$1.25 \$0.90 Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, PRO ARIS ET FOCIS, SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1872 NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 14 NOVEMBRE 1912 86ème Année

Des Visiteurs inquiétants.

Cela devient une habitude. Il y a quelques jours, nous apprenions qu'on avait rencontré un éléphant dans les rues de Paris et qu'il s'y était fait arrêter pour tapage nocturne. Hier, c'est dans les rues de Marseille qu'un fait analogue se produisit. Un lion se présentait dans un café, où son entrée jetait les consommateurs dans une grande perturbation.

La statistique nous apprend que les événements compris sous la rubrique "faits divers", crimes, suicides, accidents, etc., précèdent par séries. Déjà on signale une lionne dans un café de Charleville, Lyon et Bordeaux ne voudront pas être en reste. Les sous-préfets y mettront leur amour-propre. Cette présence de nos frères inférieurs errant en liberté dans nos rues est une nouveauté qui ne doit pas passer inaperçue.

Je sais bien que cela s'était déjà vu, mais toujours dans des années de température exceptionnellement rigoureuse. De la même est venu le proverbe que la faim chasse le loup hors du bois. Ou encore la présence des fauves dans les villes était l'annonce de grands maheurs. Mais ce genre d'avertissements n'a plus cours. Ne nous mettons pas en quête d'explications lointaines et romanesques. Restons au plaisir de tout dramatiser. C'est tout bonnement un cas de cette bêtise grandissante qui s'est répandue dans toutes les classes de la société et maintenant gagne les bêtes. Nous allons visiter leur pays; elles viennent visiter le nôtre; curiosité pour curiosité. Le temps n'est plus où chacun savait rester chez soi et s'y trouver bien. Jadis, un Parisien qui était sorti de Paris était l'exception; même on en citait qui n'avaient jamais passé les frontières de leur quartier. Les gens de la campagne savaient pour l'avoir vu dire qu'il existe quelque part de vastes étendues d'eau salée qu'on appelle la mer et qui portent des bateaux; mais ils n'étaient pas tentés d'y aller voir. Chacun aimait son village et s'en faisait un univers. Maintenant, ce n'est plus possible. Tout le monde voyage. Et il y aurait de l'affection, quand on se trouve dans une ville fameuse, à ne pas descendre pour y faire un tour. Voilà des ménagères qui s'installent non seulement dans Paris, dont on a toujours dit que s'il avait la Canebière ce serait un petit Marseille, mais à Marseille même. Comment reprocher à leurs pensionnaires la petite fureur dont aussitôt les journaux se sont emparés? La tentation était trop forte, même pour des bêtes.

Je doute qu'elles y aient trouvé beaucoup de plaisir. Ce que j'en dis n'est pas pour Marseille, où je ne suis pas retourné depuis bien longtemps, et qui peut-être a échappé à notre moderne furie d'embellissements. Mais ce Paris ravivé de fondrières, encombré de lourds véhicules, tumultueux et cosmopolite, n'offre plus guère d'attraits au promeneur.

Ce qui est certain, c'est qu'elles s'y sont assez mal comportées. Le premier usage qu'elles ont fait de leur liberté est assez significatif. L'éléphant s'est empressé de se rendre à un débit de tabac et s'y est livré à des débauches que le nez lui-même de Cyrano, dans toute sa grandeur, n'a jamais connues. Le lion de Marseille est allé tout droit au café. La lionne de Charleville pareillement. C'est en raccourci, un chapitre bien connu de l'histoire universelle. Dès que les bêtes qui vivaient suivant la nature entrent en contact avec la civilisation, c'est pour prendre nos vices.

On sait l'épilogue de ce petit mélodrame émouvant: "Le Destin va frapper les trois coups à ma porte. Que c'est bête! Voici que je pleure, tandis que mon cœur bat lourdement. Ah! mon pauvre cœur, comme tu aimes les lutes... J'ouvre la porte: Widor m'ouvre les bras."

Mais, monsieur, n'applaudiriez-vous pas à l'élection de Gustave Charpentier? — Au contraire, j'en suis ravi. Je regrette qu'il n'y ait eu que deux voix pour Gabriel Pierné, dont les oratorios sont délicieux. Je pense avec Saint-Saëns que c'est la révolution qui entre à l'Institut, mais je crois que M. Charpentier y fera moins de ravages que l'éléphant dans le bureau de tabac du boulevard Beaumarchais. Si Dieu nous prête vie, nous verrons M. Charpentier bien académique.

George DE CELI.

Marie-Antoinette et Barnave.

Les archives du château de Lofstad, en Suède, ont déjà fourni à M. de Heidenstam les lettres de Fersen à sa sœur la comtesse Piper; il leur emprunte aujourd'hui une autre correspondance qui n'est pas moins intéressante, celle de Marie-Antoinette avec Barnave. Pendant le retour de Varennes, le jeune député avait ressenti pour la reine une vive admiration et lui avait inspiré en même temps une réelle sympathie. Revenue aux Tuileries, désireuse de transiger avec la Révolution, elle voulut consulter Barnave sur la conduite à tenir et celui-ci, avec un dévouement sincère, essaya de la sauver. Plus de quatre-vingts lettres portées secrètement par un intermédiaire, furent échangées entre eux. "Le roi a été trompé, écrivait Barnave; il s'est laissé entraîner à une suite de démarches dont la dernière (sa fuite) l'a exposé à perdre sa couronne. On aperçoit encore la possibilité de la lui conserver; mais cette espérance n'est raisonnable qu'autant que le roi et la reine se déterminent à suivre invariablement la marche qui les réunira d'intérêt et de confiance avec la majorité de la nation." Voici ce qu'il conseillait: 1° La rentrée des princes et des émigrants; 2° un acte quelconque par lequel l'empereur d'Autriche reconnaît la nouvelle Constitution, et exprimerait ses intentions bienveillantes à l'égard de la France. Marie-Antoinette répond: "Pour ce qui regarde l'empereur, il y a vingt-six ans que nous sommes séparés et il n'y eut jamais entre nous qu'une correspondance de politesse. Mon crédit auprès de mon frère ne peut être compté que pour peu de chose." Barnave insistait, faisant valoir que l'intérêt de l'empereur lui commande d'éviter que la France propage la révolution au dehors et ajoute qu'il importe personnellement à la reine d'avoir contribué à la déterminer. Marie-Antoinette se décide. Elle écrit à Monsieur pour lui demander son retour et à l'empereur pour obtenir son adhésion. On n'a point la réponse du comte de Provence; mais une lettre de la reine se plaint de ses faux-fuyants. On a celle de Léopold II; elle n'est guère plus encourageante; sans refuser nettement, il allègue les devoirs des puissances et ne cherche qu'à gagner du temps.

Notes d'Actualité.

LOUISE A L'INSTITUT.

Mimi Pinson doit être bien contente: M. Gustave Charpentier, qui voulut lui apprendre à chanter plus savamment sa chanson, vient d'entrer à l'Institut! Au fait, est-elle si contente de cela? Un membre de l'Institut! Elle n'osera plus l'aborder familièrement. Et de même l'émotion doit être grande dans le petit monde populaire que l'auteur de "Louise" porta sur la scène, avec sa langue familière ses cris, ses mélodies et ses cacophonies.

Pendant que s'accomplissait ce grand événement, le candidat ému s'était réfugié dans un café voisin, et, ses longs cheveux de poète pleurant sur sa large cravate lavallière, il rédigeait ses impressions pour le "Journal". En voici quelques passages curieux.

M. Charpentier, peut-être ne le saviez-vous pas, est un mystique. Il sentait frissonner autour de lui les âmes de ses ancêtres: "Je suis seul et pourtant on s'agite près de moi, on chuchote, on prie peut-être? Mon ascendance est sans doute là, toute: grands-parents, aïeux, venus de tous les carrefours du mystère pour peser de leur affection sur mon angoisse naissante."

Une candidature à l'Institut a-t-elle tant d'échos dans le monde invisible? C'est porter l'Institut bien haut, après l'avoir beaucoup plaisanté. Du reste, cette angoisse dont parle le musicien, n'était pas déprimante: "J'ai foi dans la croix triomphante de ma destinée. Il suffit que je veuille, que j'agisse pour vaincre. Feste! l'heureux homme... Et puis il y a aussi "le mystérieux et bienfaisant complot des êtres de ma race, qui toujours m'ont suivi et encouragé, dont j'ai compris chaque jour davantage l'utile et invisible intervention."

Et puis, il y a Massenet, enfin, à qui M. Charpentier a demandé le secret de sa veine mélodique. Un portrait de Massenet est là, dont les yeux soudain s'animent, semblent rayonner d'une flamme. Le candidat dialogue avec ces yeux chromolithographiés: "Ah! je sais combien je suis indigne, ô maître bien aimé... Pourquoi ai-je osé tenter l'aventure? Pourquoi? L'oserai-je dire? Faut-il le dire... Les yeux moins sévères semblent m'encourager... Je l'ai osé pour vous servir, mon bon maître."

DEPECHEES ETRANGERES.

BALKANS

Le sort de la capitale turque est laissé aux puissances

Vienne, 13 novembre.—Une dépêche significative de St-Petersbourg est publiée mercredi dans les "Nouvelles Wiener Tagblatt". Elle est ainsi conçue: "L'attitude des cercles officiels à St-Petersbourg à l'égard des relations austro-serbes a radicalement changé. Le ministre des affaires étrangères, Sazonoff, a laissé entendre au ministre serbe en Russie que la Russie ne prendra aucune part directe dans la question d'un port dans l'Adriatique. Elle la laissera régler par des négociations entre l'Autriche et la Serbie, à l'égard desquelles elle est disposée à donner son appui à la Serbie tout en évitant que les relations austro-russes soient affectées."

RUSSIE

La politique de la Russie.

St-Petersbourg, 13 novembre.—La Russie n'a pas l'intention de prendre les armes pour aider la Serbie à obtenir un port dans l'Adriatique, d'après Sergius Sazonoff, le ministre des affaires étrangères russe. Sazonoff a fait savoir à M. Opovitch, le ministre serbe, que cette décision était le résultat de conversations qu'il avait eues avec l'ambassadeur d'Allemagne en Russie. La "Novoe Vremya" et d'autres feuilles dénoncent la politique vacillante du gouvernement russe. Le Premier Kokovoff a exprimé l'opinion mercredi que le différend entre la Serbie et l'Autriche serait réglé par un compromis.

SERBIE

Sofia, Bulgarie, 13 novembre.—La garnison turque d'Andrinople a fait une sortie désespérée mardi, d'après une dépêche au "Mir". Après un combat de cinq heures les troupes turques ont été repoussées par les assiégeants bulgares. Les pertes des Turcs ont été très fortes.

ESPAGNE

MINISTRE CANALEJAS Est exposé à Madrid

Madrid, Espagne, 13 novembre.—Le corps du Premier ministre Canalejas a été assassiné à été exposé de bonne heure mercredi matin dans la chambre des Députés. Il est revêtu de l'uniforme diplomatique et aux quatre coins du dais qui surmonte le catafalque se tient une garde d'honneur militaire, les hommes ayant la tête inclinée sur leurs bras qui reposent sur leurs fusils renversés.

Une foule nombreuse et recueillie se pressait dans la salle et au dehors pour rendre ses derniers hommages à l'homme d'état décédé. La population de la capitale paraît profondément impressionnée de ce crime. Le travail a été presque entièrement suspendu, presque toutes les maisons de commerce sont fermées et la plupart des résidences sont drapées de noir.

Le cabinet Libéral continuera à remplir ses fonctions sous la présidence temporaire du ministre des Affaires Etrangères le marquis Garcia Prieto, au moins jusqu'à la signature du traité Madrid avec la France, qui aurait dû être terminé mercredi.

Le Ministre Poincaré de France, a cependant télégraphié mercredi matin au gouvernement Espagnol de remettre l'affaire à une date plus convenable.

L'assassin, Manuel Perdinans, est un homme distingué d'apparence. Il a les traits réguliers, est rasé de près et a des yeux brillants. Il avait plusieurs manuscrits dans sa poche quand il a été arrêté. L'un d'eux portait l'inscription suivante: "La confédération internationale." Un autre était une thèse sur l'anatomie de l'estomac humain. Il avait aussi un ouvrage de Flammarion sur l'astronomie et la photographie d'une femme, sur laquelle se liaient ces mots: "A mon inoubliable Manuel." Perdinans, dont les derniers

PHILADELPHIE

Philadelphia, 13 novembre.—Une tragédie épouvantable s'est déroulée sur un train express du chemin de fer Pennsylvania, mercredi, quand Mlle Gladys Myers, prenant pour un voleur sa mère, Mme Elizabeth Myers, la blessa d'un coup de revolver dont elle mourut à l'hôpital de Trenton où elle fut transportée à l'arrivée du train dans cette ville.

Mme Myers et sa fille se rendaient de Salem, Vie. à New York et avaient acheté leurs billets à Lynchburg. Mlle Gladys et un jeune homme qui était sur le train, M. R. Cuthbert de Lynchburg, ont été détenus par les autorités de Trenton en attendant le résultat de l'enquête qui se poursuit. Mlle Myers est dans un tel état nerveux qu'il est impossible de coordonner les faits relatifs à l'accident. La police est disposée à croire qu'elle a tiré sur sa mère par méprise, bien que les déclarations contradictoires de Cuthbert et de Mlle Myers rendent l'affaire quelque peu mystérieuse.

Cuthbert a dit qu'il ne connaissait pas ces dames et leur avait offert ses services au moment de l'accident. D'un autre côté Mlle Myers a dit à la police de Trenton que Cuthbert voyageait avec sa mère et elle.

D'après les agents de cette ville Mlle Myers aurait dit qu'éveillée en sursaut par un bruit dont elle ne se rendait pas compte elle se crut en danger et tira un coup de feu. Sa mère qui revenait de la chambre des dames reçut la balle destinée au voleur qu'elle avait vu en rêve.

M. Cuthbert est convaincu que l'histoire racontée par Mlle Myers est absolument vraie et qu'elle a tué sa mère par accident.

Mme Myers, incapable de parler, mais comprenant très bien ce qui se disait autour d'elle, fit de la tête un signe d'assentiment pendant que sa fille désespérée implorait son pardon.

Le père J. Rappe Myers, de Greensburg, et le fils, de Salem, sont en route pour Trenton.

Mme Myers a été conduite à l'hôpital de Trenton.

Mme Myers a été conduite à l'hôpital de Trenton.

Dépêches Américaines.

Journée bien employée.

Washington, 13 novembre.—Les Filles de la Confédération ont consacré la matinée de mercredi à des sessions d'affaires. Le Cardinal Gibbons devait faire l'invocation du jour, mais il en a été empêché. Mme Frank G. Odenseimer, de Baltimore, première vice-présidente générale, a remplacé Mme Alexander B. White, du Tennessee, qui était absente.

La session de l'après-midi s'est ouverte avec un service commémoratif en charge de Mme James B. Grant, du Missouri; Mme Green Williams, du Tennessee, et Mme I. A. Nunn, du Texas.

Mercredi soir les officiers et les délégués ont participé à une réception donnée par le chapitre de Washington. La Nouvelle-Orléans est jusqu'ici la seule ville qui ait fait valoir ses titres à la prochaine convention et elle paraît avoir d'excellentes chances que l'honneur lui soit dévolu.

Mme Daisy McLaurin Stevens, du Mississippi, fille du sénateur McLaurin, aspire au titre de présidente générale et aura l'appui de toutes les déléguées du Sud à l'élection de samedi. Sa concurrente sera probablement Mme Livingston R. Schuyler, de New York.

Mlle Myers allait s'acheter son trousseau à New York.

Trenton, N. J., 13 novembre.—Les Myers habitent Greensburg, Pa. d'après ce qu'a dit Mlle Gladys Myers, et elles se rendaient à New York pour acheter un trousseau à la jeune fille qui doit épouser J. Blair Dillard, de Salem, Vie. où demeure le fils de Mme Myers. Mme Myers est morte sans avoir rien dit.

Accidentellement tuée par sa fille.

Philadelphia, 13 novembre.—Une tragédie épouvantable s'est déroulée sur un train express du chemin de fer Pennsylvania, mercredi, quand Mlle Gladys Myers, prenant pour un voleur sa mère, Mme Elizabeth Myers, la blessa d'un coup de revolver dont elle mourut à l'hôpital de Trenton où elle fut transportée à l'arrivée du train dans cette ville.

Mme Myers et sa fille se rendaient de Salem, Vie. à New York et avaient acheté leurs billets à Lynchburg. Mlle Gladys et un jeune homme qui était sur le train, M. R. Cuthbert de Lynchburg, ont été détenus par les autorités de Trenton en attendant le résultat de l'enquête qui se poursuit. Mlle Myers est dans un tel état nerveux qu'il est impossible de coordonner les faits relatifs à l'accident. La police est disposée à croire qu'elle a tiré sur sa mère par méprise, bien que les déclarations contradictoires de Cuthbert et de Mlle Myers rendent l'affaire quelque peu mystérieuse.

Cuthbert a dit qu'il ne connaissait pas ces dames et leur avait offert ses services au moment de l'accident. D'un autre côté Mlle Myers a dit à la police de Trenton que Cuthbert voyageait avec sa mère et elle.

D'après les agents de cette ville Mlle Myers aurait dit qu'éveillée en sursaut par un bruit dont elle ne se rendait pas compte elle se crut en danger et tira un coup de feu. Sa mère qui revenait de la chambre des dames reçut la balle destinée au voleur qu'elle avait vu en rêve.

M. Cuthbert est convaincu que l'histoire racontée par Mlle Myers est absolument vraie et qu'elle a tué sa mère par accident.

Mme Myers, incapable de parler, mais comprenant très bien ce qui se disait autour d'elle, fit de la tête un signe d'assentiment pendant que sa fille désespérée implorait son pardon.

Le père J. Rappe Myers, de Greensburg, et le fils, de Salem, sont en route pour Trenton.

Mme Myers a été conduite à l'hôpital de Trenton.

Mme Myers a été conduite à l'hôpital de Trenton.

Collision fatale.

Indianapolis, 13 novembre.—Quinze personnes ont été tuées et beaucoup d'autres blessées quand un train de voyageurs de la ligne Cincinnati, Hamilton et Dayton s'est précipité sur un train de fret mercredi matin. L'accident, causé par une aiguille ouverte, a eu lieu à Irvington, une banlieue. Le train venait de Cincinnati à une vitesse de quarante milles à l'heure. La plupart des blessés résident au nord de la rivière Ohio.

Parmi les morts il y a cinq membres de la famille Chaney, de Jackson, Miss. Le sixième, Clifton Chaney, a été grièvement blessé. Son père, sa femme et trois enfants ont été tués.

Les victimes de la catastrophe ont été secourues par les habitants de Irvington avant l'arrivée des ambulances.

Le coroner a ouvert une enquête pour savoir qui l'on doit tenir responsable d'avoir laissé l'aiguille ouverte.

Le bruit de la collision a réveillé tout les voisins.

Les deux locomotives ont été téléscopées on peut dire et ce n'est qu'au jour que l'on a découvert, dans le train de voyageurs, le corps du mécanicien qui était resté à son poste pour essayer d'éviter l'accident.

INJECTION BROU. Prompt soulagement. Cas les plus obstinés. Vendez par tous les Pharmaciens.